

LA DETESTATION DE LA VILLE OU LA CONSTRUCTION DU DISCOURS URBAPHOBE AU XIX^{ème} ET XX^{ème} SIECLE

Florence BOURILLON, CRHEC, UFR de Lettres et sciences humaines, Université
Paris-Est Créteil, 61 avenue du Général de Gaulle, 94010 Créteil Cedex

Tél. : 01 34 51 12 31 Courriel : bourillon@u-pec.fr

Résumé

L'analyse qui va suivre sur « l'urbaphobie est issu d'un colloque qui a eu lieu les 8 et 9 mars 2007. Sa publication, menée avec le soutien du département du Val-de-Marne, Urbaphobie. La détestation de la ville aux XIXe et XXe siècles, paru aux Editions Bière en 2009, a rassemblé une vingtaine de contributions sous la direction d'Arnaud Baubérot et de moi-même.

Que signifie l'urbaphobie, autrement qualifiée de « phobie de la ville », « phobie urbaine », « anti-ville », « détestation de la ville » etc. ? Expression située à l'articulation des pratiques et des représentations, elle relève des liens qui existent entre dynamiques sociales, culturelles et territoriales. Elle implique un refus (la ville apparaît en termes de repoussoir et de rejet) mais dans le même temps, elle se construit sur l'image que donne d'elle-même la ville contemporaine, ce qui en fait à la fois un objet d'histoire et un concept descriptif et efficient.

L'urbaphobie se place tout d'abord dans une alternative ville/nature ou ville/campagne, constamment retravaillée et remaniée au cours des deux derniers siècles. La vision « rousseauiste » ou morale situe ainsi la nature du côté du bien et la ville du côté du mal ; une nature bienfaisante, pacifiante, porteuse des vraies valeurs opposée à une ville, lieu du vice, de la tromperie, de l'excitation des sens. L'expression peut alors être celle de la rupture qui prend des formes violentes et exclusives, ou de la fuite et de la tentative de reconstruction « ailleurs ». Soit une argumentation anti-urbaine qui se développe dans la dénonciation de la ville telle qu'elle est.

Aussi, le discours urbaphobe met-il en valeur la notion de la ville qui a failli. C'est en ce sens qu'il faut entendre le projet thérapeutique et pédagogique de « sortie de ville » : promenades dominicales dans les forêts péri-urbaines, camping ou loisirs en plein air ou encore plus radicalement antidote à la ville, colonies pénitentiaires, asiles d'aliénés ou pensionnats à la campagne. L'invention de ces pratiques récréatives et éducatives aide à rendre la ville plus supportable.

Enfin, la dernière acception de l'urbaphobie est celle la ville perfectible. Ce discours particulièrement efficace est porté par les Eglises aussi bien en France, en Allemagne qu'aux Etats-Unis : loin de la vision souvent reprise de la « ville, tombeau de la religion », opposée aux campagnes restées pratiquantes, il s'agit pour elles de s'y adapter. Plus largement dans l'opinion publique et parmi les décideurs, le discours anti-urbain devient alors l'une des composantes de la réforme et de la transformation de la ville.

Mots-Clés : ville, culture, société, histoire, nature

1. Introduction

La contribution qui va suivre sur « l'urbaphobie » ou la « détestation de la ville » est issue d'un travail collectif mené au sein de l'Institut Jean-Baptiste Say (Ville et Culture) aujourd'hui intégré dans le Centre de recherche en histoire européenne comparée (CRHEC), en collaboration avec le laboratoire Vie Urbaine de l'Institut d'urbanisme de Paris. Un colloque a eu lieu les 8 et 9 mars 2007. Sa publication, menée avec le soutien du département du Val-de-Marne, *Urbaphobie. La détestation de la ville aux XIXe et XXe siècles*, paru aux Editions Bière en 2009, a rassemblé une vingtaine de contributions sous la direction d'Arnaud Baubérot et de moi-même¹. Aussi s'agit-il ici de faire part des réflexions issues de cette activité menée en commun, en tentant de prendre acte des définitions et des postures de l'urbaphobie, afin d'évaluer et de préciser la construction du discours urbaphobe au cours des deux derniers siècles.

Que signifie l'urbaphobie, autrement qualifiée de « phobie de la ville », « phobie urbaine », « anti-ville », « détestation de la ville » ? Expression située à l'articulation des pratiques et des représentations, elle relève des liens qui existent entre dynamiques sociales, culturelles et territoriales. Son efficacité repose sur le fait qu'elle interroge à la fois le tout et son contraire. Elle implique un refus (la ville apparaît en termes de repoussoir et de rejet) mais dans le même temps, elle se construit sur l'image que donne d'elle-même la ville contemporaine, ce qui en fait à la fois un objet d'histoire et un concept descriptif et efficient. Il reste alors à prendre acte des contenus de l'urbaphobie, à en dégager les dynamiques internes et à en préciser la périodisation.

Nicole Mathieu situe dans son ouvrage publié en 2005, *La Ville durable du politique au scientifique*, l'urbaphobie dans une alternative constamment remaniée au cours des deux derniers siècles entre la ville et la nature (ou la campagne) : « La ville n'est pas mal aimée en soi [...] mais l'idée de ville s'établit dans la relation avec son symétrique, l'idée de campagne (ou de nature) et il existe un balancement cyclique entre amour et désamour comme s'il s'agissait de deux milieux comportant des propriétés et attirantes, et repoussantes. »²

L'hypothèse faite dans l'ouvrage abordé ici admet ce constat et relève que la critique de la ville s'opère bien en rapport avec un idéal de nature, synonyme d'harmonieux et d'équilibre ; de même qu'elle met à jour de nouvelles sensibilités, comme le remarque Arnaud Baubérot dans l'introduction, « au spectacle des grands espaces, aux parfums de la nature, à la fraîcheur de l'eau et de l'air » et initie les pratiques pédagogiques ou thérapeutiques, voire même politiques, de sorties de ville. Mais dans le même temps l'urbaphobie s'inscrit dans un cadre social et culturel précis, celui de la ville contemporaine voire au XIXe et XXe siècle de la ville industrielle, et occupe donc un rôle actif dans la dynamique de la transformation urbaine. Aussi l'alternative ville/campagne n'épuise-t-elle pas totalement l'urbaphobie. La critique est celle de la ville telle qu'elle est devenue et comporte également un « projet de ville ».

Ces remarques vont nous conduire dans un premier temps à aborder les composantes de l'alternative ville/campagne, puis de nous intéresser à celle de la ville/faillite avant d'envisager les aspects de la ville perfectible.

2. La ville vs nature

Cette alternative comporte plusieurs variantes. Tout d'abord, la vision « rousseauiste » ou morale situe la nature du côté du bien et la ville du côté du mal ; une nature bienfaisante, pacifiante, porteuse des vraies valeurs opposée à une ville, lieu du vice, de la tromperie, de

l'excitation des sens. Ainsi dans les premières pages de l'*Emile*, Jean-Jacques Rousseau confirme que « les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilières, mais éparés sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent, plus ils se corrompent », et de manière plus explicite encore que « les villes sont le gouffre de l'espèce humaine. Au bout de quelques générations, les races périssent ou dégènèrent ; il faut les renouveler et c'est toujours la campagne qui fournit à ce renouvellement »³. D'autres formulations sont également rappelées. Dans les *Vraies Richesses*, publiées en 1936, Jean Giono présente la destruction de Paris par « la forêt en marche des paysans » qui « mènent le combat du peuple de la vie contre la société des faiseurs de mort »⁴. Ce que Rémi Fabre qualifie de « grands réquisitoires anti-urbains » date de l'engagement politique et pacifiste de Giono dans la seconde moitié des années 1930⁵. Paris et plus encore Marseille sont décrites comme l'enfer et méritent l'immense jacquerie anti-urbaine qui devrait les détruire :

« Il y a ici un million d'hommes et de femmes réunis tous ensemble entassés dans une portion de sol parfaitement stérile. Ils se serrent le plus qu'ils peuvent les uns contre les autres [...] Une grande partie de ce million d'andouilles passe sa vie à des besognes parfaitement inutiles. Il y en a qui, toute leur vie, donneront des tickets de tramway, d'autres qui trouveront ces billets à l'emporte pièce, puis on jettera ces billets et inlassablement on continuera à en donner, à les trouver, à les jeter.... »⁶

La marche des paysans est celle de la « civilisation naturelle de la sève et du sang ». L'expression est ici celle de la rupture qui prend des formes violentes et exclusives. Pour d'autres, elle se vit dans la fuite. Quitter la ville, c'est quitter les territoires des forces policières, morales ou bourgeoises. C'est ce que font les anarchistes étudiés par Céline Beaudet qui fondent à la campagne des « milieux libres » ou vont beaucoup plus loin au Costa-Rica, en Océanie, au Brésil, à Tahiti où on les appelle les « touristes-bananes », y créer des « colonies »⁷

Une seconde variante est celle de la ville naturalisée. Le discours hygiéniste place la relation ville/campagne à un autre niveau, en conférant à la ville, la naturalité des « flux », du « cœur », des « organes » pour en renouveler la compréhension. Ce faisant, il inaugure une conceptualisation de la ville nature ou naturalisée... Pourtant au cours du premier XIXe siècle, ce discours porté surtout par des médecins a conduit à une impasse et, si l'on suit la démonstration pertinente de Sabine Barles dans *La Ville délétère, médecins et ingénieurs dans l'espace urbain*⁸, ouvert la porte à l'ingénierie de la ville. Ainsi la commission d'enquête sur le choléra, apparu pour la première fois en Europe en 1832, présidée par Benoiston de Chateauneuf, conclut de l'analyse statistique de la diffusion de la maladie, à la suite d'un relevé par maison, par rue et par quartier, des malades, à la responsabilité de la pauvreté et du dénuement dans sa diffusion, déplaçant la réflexion de l'observation de la ville à la question sociale⁹ et laissant de fait le terrain aux ingénieurs et aux techniciens.

Enfin, la troisième variante relève de la « lisière ». L'expérience la plus originale rapportée dans l'ouvrage par Michel Granger, est la définition d'un genre de vie à l'écart du monde¹⁰. L'ouvrage de Henry Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois* est publié en 1854¹¹. Au cours des années 1846-1847, l'auteur s'est retiré à l'écart de l'agglomération de Concord et de l'influence négative de la ville, synonyme de la tyrannie de l'opinion publique, rejetant ainsi la promiscuité, l'agitation, le bruit contraires à la réflexion sereine. Il expérimente un genre de vie que caractérisent la pauvreté volontaire, la préférence pour la solitude dans la nature et le minimum d'activités pour conserver le loisir de la contemplation et de l'écriture, et définit ainsi un mode de résistance individuelle à la vague urbaine, volontairement éphémère en s'éloignant des hommes, loin du « vacarme de l'insignifiance ». Ce mode de résistance, fondé

sur l'alternance et le compromis, ne s'impose pas, mais est destiné à repenser les rapports des hommes au monde et à la ville, devenue inévitable.

En cela, l'exemple de *Walden* permet de dépasser dans l'urbaphobie le simple remaniement de l'opposition ville/nature. Une grande partie de l'argumentation anti-urbaine se développe dans la dénonciation de la ville, telle qu'elle est.

3. La ville/faillite

Pour une partie des opposants à la ville, l'émergence de la ville industrielle est d'abord l'expression d'un désordre allant jusqu'à empêcher la lisibilité et la compréhension de la ville. Dans son ouvrage publié en 1843, *A voyage from Utopia*, John Francis Bray évoque le chaos urbain en décrivant Londo, la capitale du pays des Anglos : « Tout le fracas et la confusion du monde s'était concentrés dans les limites de la cette seule cité. »¹²

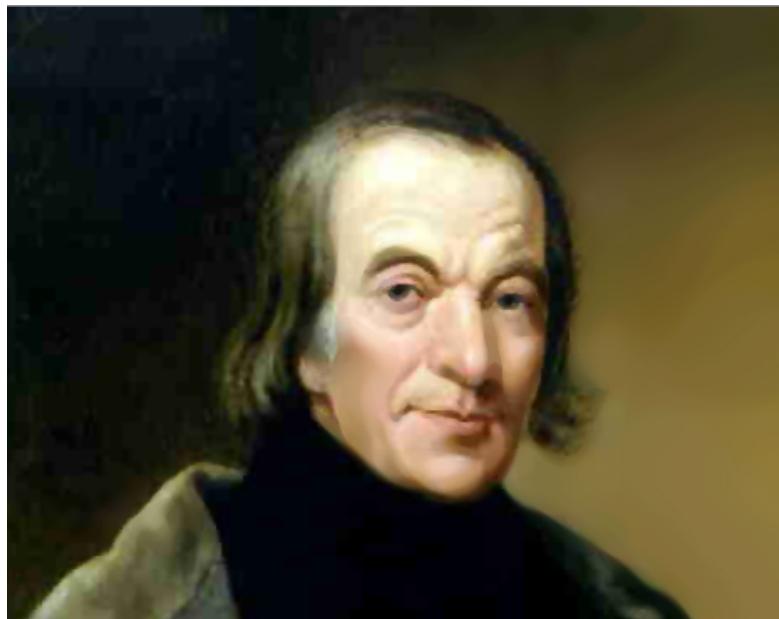


Figure 1 : Robert Owen, par John Cranch, 1845

Robert Owen en poursuit le raisonnement. Les causes sont « l'irrationalité du vieux monde immoral » qui entraîne les carences urbaines et par conséquent les déviations sociales, l'alcoolisme, la prostitution, le concubinage, la délinquance¹³. Pour les socialistes français, l'opposition de classe se situe au cœur de la ville : la dégradation des conditions de vie est révélatrice de la perversité de la recherche du profit et de l'exploitation de l'homme par l'homme. L'ouvrier mal logé est avant tout une victime et suivant le même raisonnement, la ville elle-même en est une. La ville/faillite est ce qu'elle est devenue, le désordre urbain, la perte de l'Harmonie, l'échec de l'étape de Civilisation¹⁴. Frédéric Moret relève cependant deux attitudes différentes entre socialistes français et anglais¹⁵. Si les contre-modèles existent (Phalanstère fouriériste ou communauté oweniste) et garantissent une autre forme d'agglomération ou de concentration des hommes, leurs objectifs diffèrent de part et d'autre de la Manche. Les socialistes français retardent la réalisation du Phalanstère et s'investissent dans les débats contemporains sur la ville. A la fin de la Monarchie de Juillet, Victor Considérant se fait élire au conseil général de la Seine¹⁶. Cette attitude relève, selon Frédéric Moret, du désir de concilier le projet communautaire et l'attachement des militants à

l'urbanité, et va conduire le mouvement fouriériste à rejoindre l'opposition de gauche, « démoc-soc », sous la Seconde République.

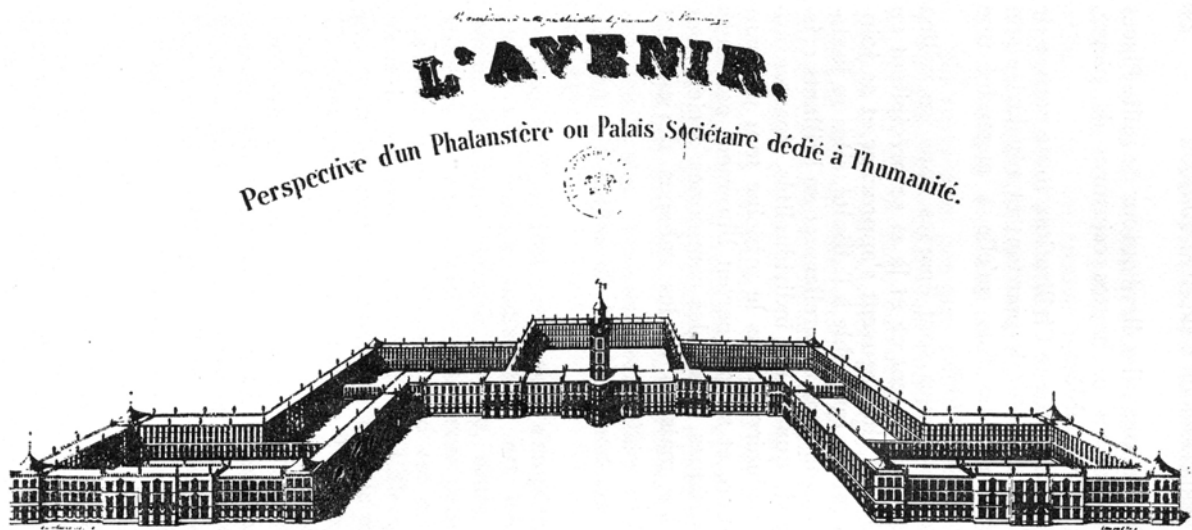


Figure 2 : Projet du Phalanstère de Fourier, vers 1840

En Angleterre, le mouvement oweniste reste attaché au mouvement communautaire et l'expérience d'Harmony Hall démontre les contradictions entre l'anti-urbain dont elle relève et les réalités urbaines du militantisme.

La ville/faillite l'est aussi pour le sort commun des hommes. C'est en ce sens qu'il faut entendre le projet thérapeutique et pédagogique de sortie de ville. Départs involontaires, d'abord, de séjours à la campagne prescrits comme antidotes aux maux de la ville, les colonies pénitentiaires étudiées par Yvan Jablonka¹⁷ ou les asiles d'aliénés des années 1850 par Hervé Guillemain¹⁸. Ces expériences mettent en valeur un double projet prophylactique, protéger les nouveaux venus d'une rechute, protéger la société en les reléguant « dans le fond des campagnes ». Déplacements volontaires ensuite vers des établissements scolaires à la campagne, détenteurs de projets pédagogiques, qu'ils s'adressent à la bonne société, comme l'École des Roches, étudiée par Nathalie Duval¹⁹ ou aux enfants des classes populaires, comme l'orphelinat de Cempuis, décrit par Christiane Demeulenaere²⁰.

Dans le même sens, se développent les mouvements de jeunesse étudiés par Julien Fuchs, scoutisme, mouvements des auberges de jeunesse (ajisme), colonies de vacances, cercles paroissiaux etc., élaborant un système mobilisant les vertus génératrices communément attribuées à la nature²¹. Des différences sensibles existent cependant entre ces mouvements. La mythologie scout d'un ordre naturel repose sur les affirmations de Baden Powell : « la science des bois » est une « école du civisme dans la nature »²². Ces effets civilisateurs de la nature sont médiatisés par des récits comme *Le livre de la Jungle*, écrit par Rudyard Kipling et publié en 1894²³. Pour les louveteaux, la forêt vierge est présentée comme la nature transcendée ; et pour les scouts, les camps et les raids permettent de prouver que l'on est capable de vivre par ses propres moyens dans la nature.

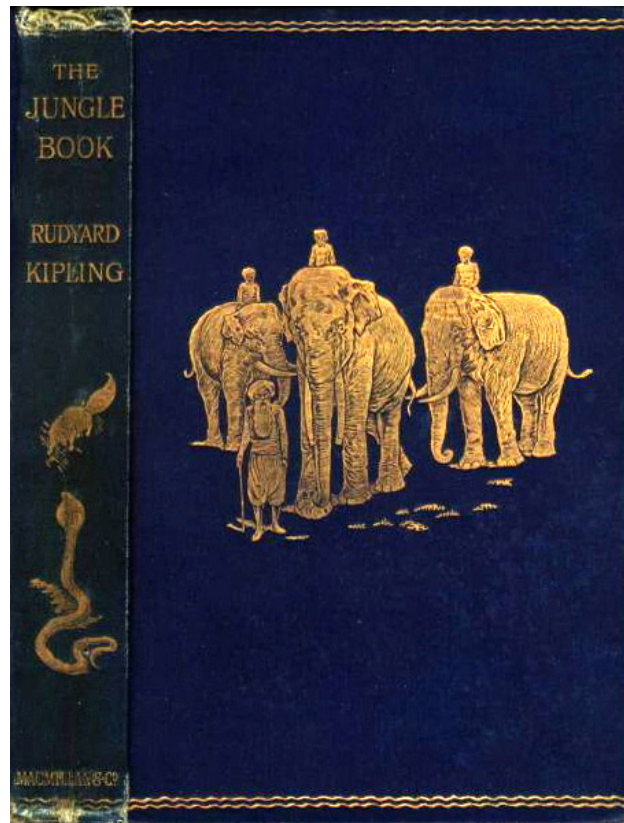


Figure 3 : Rudyard Kipling, The Jungle Book, 1ère édition, 1894.

Dans l'ajisme priment l'affranchissement des conventions ou des fausses valeurs du confort, l'apprentissage de l'anti-individualisme, le culte de l'effort. La philosophie du mouvement repose sur la conviction du mieux-être apporté à la jeunesse par le contact avec les éléments et la marche, l'idéalisation de l'action centrée sur l'altruisme, l'effort et le désintéressement.



Figure 4 : Montage des installations chez les Eclaireurs unionistes (collection particulière).

Une place particulière doit être accordée au naturisme²⁴ dans la mesure où la recherche d'un mode de vie conforme aux lois de la nature relève d'un sens plus absolu, touchant aussi bien l'alimentation que le vêtement ou l'implantation de la résidence. La recherche d'un mode de vie conforme aux lois de la nature, la certitude que le contact des corps avec les éléments naturels est indispensable à l'entretien de la santé et à la vitalité humaines, conduisent les naturistes à préconiser des séjours loin de la ville. La particularité du naturisme est qu'à la radicalité de la dénonciation de la ville ou des genres de vie qu'elle impose, mortifères, dégénéralifs, ne s'opère pas un départ de la ville, mais bien plutôt une intégration du « retour à la nature » dans les pratiques de loisirs. Le développement du temps libre et l'essor des loisirs vont orienter les pratiques naturistes dans un sens plus hédoniste et plus consumériste, rejoignant, à certains égards, les pratiques du tourisme sanitaire de la bourgeoisie de la Belle Époque.

Tout comme le camping et l'excursionnisme²⁵, l'invention de ces nouvelles pratiques récréatives et éducatives aident à rendre la ville plus supportable et confortent les citadins dans leur *urbanité*. De ce fait, les urbains aménagent leur propre « nature », lieu de ressourcement qui ne porte plus beaucoup de traces de la ruralité. La « bonne humeur » des camps de jeunesse, les fêtes de campings ramènent les impétrants dans la ville...

4. La ville perfectible

L'une des thématiques les plus inattendues du colloque (et de l'ouvrage !) concerne la position des églises, étudiées par Paul Colonge dans l'Allemagne de la fin du XIXe siècle, puis de la République de Weimar²⁶, à travers la pastorale catholique dans la région lyonnaise entre 1955 et 1975 par Olivier Chatelan²⁷ ou les *megachurches* américaines par Sébastien Fath²⁸ ainsi que les stratégies « d'appriovissement » de la ville par l'immigration juive analysées par Jean Laloum²⁹. Loin de la vision de la « ville tombeau de la religion » opposée aux campagnes restées pratiquantes et fidèles aux prescriptions de l'Église, véhiculée par certains auteurs depuis la fin du XVIIIe siècle³⁰, les contributions montrent les efforts d'adaptation tentés au cours des deux derniers siècles. Ainsi le catholicisme allemand développe un tissu associatif considérable dans les villes industrielles en plein développement dans l'ouest de l'Empire, et favorise l'intégration d'une population de migrants ruraux ou venant de petites villes, avant la catastrophe de la crise de 1929. Á Lyon, dans les années 1945-1975, l'Église repense sa présence au monde en développant une pastorale des communautés souvent difficile à faire admettre par des paroisses plus anciennement urbaines ou de centre-ville. C'est l'époque de ce que l'on a pu appeler « l'enfouissement urbain »³¹. Aux États-Unis, le développement des *megachurches*, loin de tourner le dos à la ville et de renouer avec la tradition du *camp meeting*, volontiers ruraliste qui oppose à Babylone les avantages du Désert, cherchent à tracer une limite étanche entre la « bonne » et la « mauvaise » ville. Ce qui peut être interprété comme une forme de nostalgie de la petite ville, chaleureuse et à taille humaine qui fleurissait dans les années 1960. C'est donc plus à une modernisation de leur présence en ville qu'à une image négative de celle-ci qu'il est fait ici référence.

La ville perfectible est aussi la ville réformée. Á la différence des expériences antérieures, les propositions au tournant du siècle (peut-être parallèlement à la définition de l'urbanisme comme science des villes) souvent longuement décrites par leurs auteurs, reposent sur une analyse de la situation de telle sorte que le discours anti-urbain devient l'une des composantes de la réforme. L'ouvrage en donne quelques exemples. S'appuyant sur des remarques hostiles à la grande ville, les urbanistes suisses, récupèrent dans leurs propositions, le modèle du

« village suisse » idéalisé, tel qu'il a été présenté à l'Exposition nationale de 1896 et dans l'Entre-deux-guerres, une version modernisée, fonctionnaliste, définie par Joëlle Salomon-Cavin comme « *small is beautiful* »³². La définition leplaysienne de la ville-agglomération, « lieu de groupements humains », fonde la réflexion des promoteurs de la loi sur le logement à bon marché en France, en défendant la régénération de la famille, l'accès à la propriété, l'autonomie de l'habitation, tout comme la sortie « du mauvais rêve des villes » par « l'épuration » que représente la cité-jardin, ou par l'étalement « pour mieux dissoudre » de la ville linéaire de Benoît-Lévy³³. Le propos hygiéniste constitue un autre aspect de la réforme urbaine et se reconnaît tout d'abord dans les engagements d'Albert Thomas, maire de Champigny³⁴, dans les débats sur le déclassement des fortifications de Paris, ou dans ceux des médecins allemands qui militent pour l'assainissement des villes³⁵. Isabelle Mity relève les ambiguïtés de ce discours et sa proximité dans l'Allemagne wihelmienne avec celui du mouvement eugéniste. Le choix du contournement ou du « grand détour autour de la ville moderne » constitue la troisième posture de la réforme. Marc Cluet conclut, à la lecture de l'œuvre de Camillo Sitte et de son ouvrage *L'Art de bâtir les villes. Notes et réflexions d'un architecte*³⁶, que dénonçant les insuffisances de la ville industrielle et exprimant une certaine nostalgie à l'égard de la ville qui l'a précédée, celui-ci est bien un anti-moderne. Dans le même temps il énonce le modèle de la ville touristique, des « promenades-découvertes » de telle sorte que « Sitte aura été l'urbaniste d'hier et d'après-demain »³⁷...

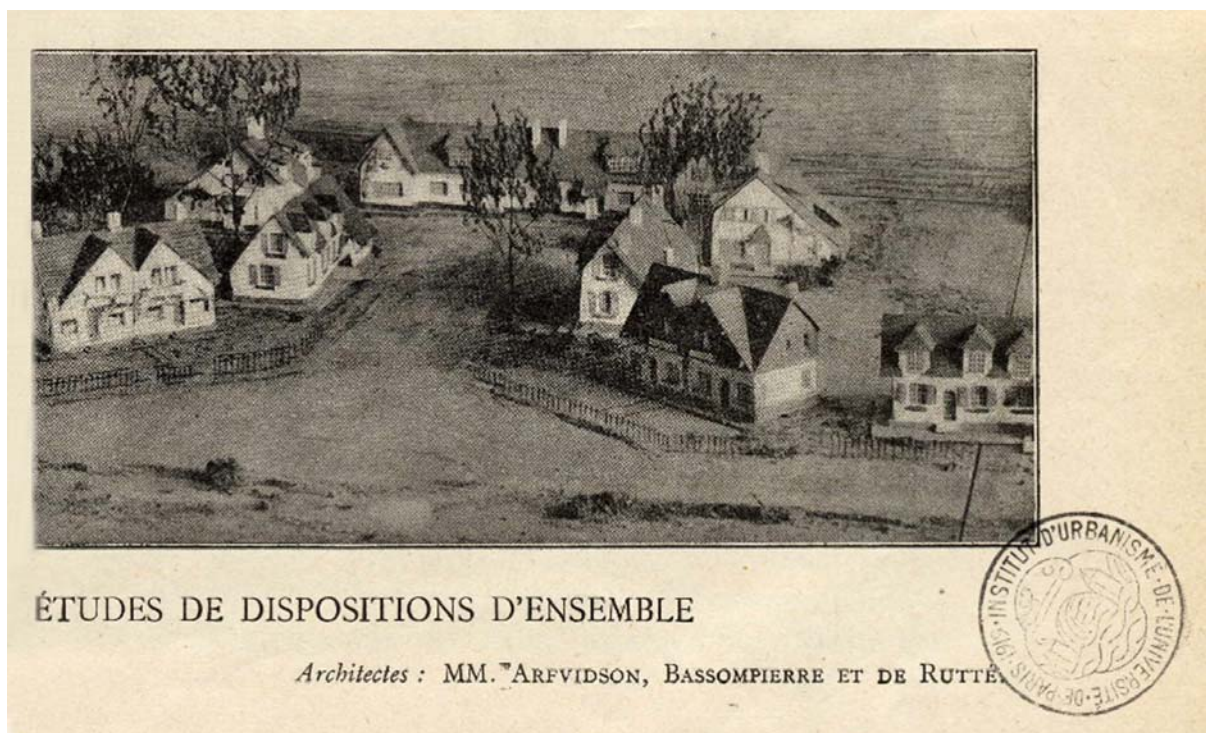


Figure 5 : Etude pour une cité-jardin en région parisienne (IUP, Fonds historique).

Au total, le discours urbaphobe est avant tout un discours contradictoire. Si la ville est un corps malade, c'est aussi par la ville que les remèdes pourront être administrés. On peut ainsi reprendre l'expression de l'analyse de Laurent Coudroy de Lille : « La détestation de la ville est à la mesure des espérances qu'elle peut susciter. »³⁸ Donc loin d'un simple remaniement de la perception ville vs nature, c'est la perception de la ville par elle-même, sur et contre elle-même qui est ici pensée. Les formulations diverses et renouvelées en ont ainsi déplacé les enjeux.

Références

- ¹ Arnaud Baubérot, Florence Bourillon (sous la direction de), *Urbaphobie. La détestation de la ville aux XIX^e et XX^e siècles*, Bordeaux, Éditions Bière, publié avec le soutien du département du Val-de-Marne (désormais *Urbaphobie*). L'ouvrage de 352 p. est divisé en quatre parties : La ville tombeau de la religion ; Néo-ruralisme et utopies anti-urbaines ; Sortir de la ville : projet thérapeutique, projet pédagogique ; Refuser ou réformer la ville. Chaque partie est précédée d'une introduction présentée successivement par André Encrevé, Florence Bourillon, Arnaud Baubérot et Laurent Coudroy de Lille.
- ² Nicole Mathieu, Yves Guermont, *La Ville durable, du politique au scientifique*, Paris, LEMA-GREF (éditeur), 2005 ; voir également Nicole Mathieu, « L'urbaphobie dans la relation ville/campagne », *Colloque Ville mal aimée, Ville à aimer*, www.CCIC-cerisy.asso.fr/ville07, colloque du 5 au 12 juin 2007. Ce colloque a récemment été publié : Joëlle Salomon-Cavin, Bernard Marchand, *Antiurbain. Origines et conséquences de l'urbaphobie*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2010.
- ³ Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'éducation*, [1762], Paris, Garnier, 1876, p. 34
- ⁴ Jean Giono, *Les Vraies Richesses*, Paris, Grasset, 1936. Le texte est repris dans Jean Giono, *Récits et Essais*, NRF Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1989, p. 145-255.
- ⁵ Rémi Fabre, « Un cas d'urbaphobie radicale ? Les refus de la ville de Jean Giono avant 1945 », *Urbaphobie*, p. 117-126.
- ⁶ Jean Giono, *Regain*, 1942 ; *Récits et Essais, op. cit.*, p. 779-781.
- ⁷ Céline Beaudet, « Les colonies anarchistes de l'Entre-deux-guerres. Une fuite de la ville industrielle et civilisatrice », *Urbaphobie*, p. 139-152.
- ⁸ Sabine Barles, *La Ville délétère, médecins et ingénieurs dans l'espace urbain*, Seyssel, Champ Vallon, 1999.
- ⁹ Benoiston de Chateaufort, *Rapport sur la marche et les effets du choléra-morbus dans Paris et les communes rurales du département de la Seine : année 1832*, Paris, 1834.
- ¹⁰ Michel Granger, « Henri D. Thoreau : Vivre à la lisière », *Urbaphobie*, p. 105-115.
- ¹¹ Henry D. Thoreau, *Walden or Life in the woods*, Boston, Ticknor and Fields, 1854 ; *Walden ou La vie dans les bois*, traduction Louis Fabulet [1922], Gallimard, 1990.
- ¹² John Francis Bray, *A Voyage from Utopia*, [1843], M. F. Lloyd-Prichard (ed.), London, Laurence and Wishart, 1957, p. 40.
- ¹³ Robert Owen, *Lectures on the rational system of society, derived solely from nature and experience*, London, Home Colonization Society, 1841.
- ¹⁴ Charles Fourier, *Théorie de l'Unité universelle*, 1822-1823.
- ¹⁵ Frédéric Moret, « Sortir de la ville pour créer la cité idéale. Les socialistes britanniques et français et le refus de la ville, 1820-1850 », *Urbaphobie*, p. 127-138.
- ¹⁶ Victor Considerant, *La Description du Phalanstère et considérations sociales sur l'architecture*, Paris, 1848.
- ¹⁷ Ivan Jablonka, « La colonie agricole pénitentiaire, machine à épurer la ville (1830-1900) », *Urbaphobie*, p. 159-170.
- ¹⁸ Hervé Guillemain, « L'expérience thérapeutique rurale. L'alternative des aliénistes à la folie des villes (1850-1860) », *Urbaphobie*, p. 171-181.
- ¹⁹ Nathalie Duval, « L'École des Roches. Le choix d'un internat à la campagne (1899-1914) », *Urbaphobie*, p. 195-209.

- ²⁰ Christiane Demeulenaere-Douyère, « Cempuis ou l'éducation libertaire aux champs (1880-1914) », *Urbaphobie*, p. 183-194.
- ²¹ Julien Fuchs, « Le rôle de la nature dans la pédagogie des mouvements de jeunesse, 1920-1930. Une utopie anti-urbaine ? », *Urbaphobie*, p. 227-239.
- ²² Voir également Arnaud Baubérot, Nathalie Duval (sous la direction de), *Le scoutisme entre guerre et paix au XXe siècle*, Paris, L'Harmattan, 2006.
- ²³ Rudyard Kipling, *The Jungle Book*, London, Mac Millan edition, 1894 ; *Le livre de la Jungle*, traduction Louis Fabulet et Robert d'Humières, Paris, Delagrave, 1913.
- ²⁴ Arnaud Baubérot, « La ville contre nature. L'urbaphobie des naturalistes français de la Belle Époque aux années Trente », *Urbaphobie*, p. 241-253, voir également, *idem*, *Histoire du naturisme, le mythe du retour à la nature*, Rennes, PUR, 2004.
- ²⁵ Olivier Sirost, « Du champêtre au plein air. Les débuts du camping en France », *Urbaphobie*, p. 211-225.
- ²⁶ Paul Colonge, « Les catholiques allemands face à la grande ville sous l'Empire et la République de Weimar (1871-1933) », *Urbaphobie*, p. 51-56.
- ²⁷ Olivier Chatelan, « Les catholiques lyonnais face à la croissance urbaine (1945-1975). Un ou des refus de la ville ? », *Urbaphobie*, p. 75-84.
- ²⁸ Sébastien Fath, « Entre rejet de la grande ville et fantasme de la petite ville. Le phénomène des *megachurches* aux États-Unis », *Urbaphobie*, p. 85-98.
- ²⁹ Jean Laloum, « Apprivoiser la ville ? Stratégie et organisation de l'immigration juive d'Europe centrale et orientale à Paris dans l'Entre-deux-guerres », *Urbaphobie*, p. 57-73.
- ³⁰ Voir à ce propos les communications de Philippe Boutry, « Paris Babylone. Louis Veuillot et les « odeurs » de la ville », ainsi que Paul Airiau, « Les villes absentes de la Comtesse de Ségur », *Urbaphobie*, p. 23-38 ; p. 39-50.
- ³¹ Voir à ce sujet, notre contribution, « Une cathédrale en sa ville, Notre Dame de Créteil », dans Arnaud Baubérot, Florence Bourillon, Rémi Fabre et Michel Rapoport, *Affirmations de foi. Mélanges en hommage à André Encrevé*, Bordeaux, Éditions Bière, à paraître septembre 2011.
- ³² Joëlle Salomon-Cavin, « Le modèle du village ou l'urbanisme contre la ville en Suisse », *Urbaphobie*, p. 273-284.
- ³³ Claire Cariou, « Réforme du logement, réforme de la ville ? Les politiques d'habitations à bon marché à l'épreuve de l'urbain (1889-1939) » ; Mayalène Guelton, « La cité-jardin et la cité linéaire chez Georges Benoît-Lévy (1880-1971). De la décongestion à la disparition de la grande ville », *Urbaphobie*, p. 333-345 et p. 319-332.
- ³⁴ Florent Lazarovici, « Réformer la ville par l'action publique. Albert Thomas et les fortifications de Paris », *Urbaphobie*, p. 303-318.
- ³⁵ Isabelle Mity, « Assainir ou sélectionner ? L'offensive eugéniste dans la réforme urbaine en Allemagne sous le Kaiserreich (1971-1914) », *Urbaphobie*, 261-272.
- ³⁶ Camillo Sitte, *Der Städtebau nach seinen künstlerischen Grundsätzen...*, Vienne, Carl Graeser, 1889 ; *L'Art de bâtir les villes. Notes et réflexions d'un architecte*, traduction Camille Martin, Paris, Éditions Atar/H. Laurens, 1902.
- ³⁷ Marc Cluet, « Le grand détour autour de la ville moderne. Camillo Sitte (1843-1903) entre rêverie passéiste et ingénierie en émotions touristiques », *Urbaphobie*, p. 285-301.
- ³⁸ Laurent Coudroy de Lille, « Introduction » à Refuser ou réformer la ville, *Urbaphobie*, p. 257.